

Sommaire

Éloge des solutions imparfaites 6

Vers un livre écologiquement, économiquement et socialement plus vertueux

par Étienne Galliard, éditions Double ponctuation et coéditeur de *Bibliodiversité*

Panoramas

De la forêt au livre papier 22

Pour un livre papier écologiquement exemplaire

par Lisa King (chargée du programme Filière bois), Julien Tavernier (consultant),

Daniel Vallauri (chargé du programme Biodiversité des forêts), WWF France

L'économie sociale et solidaire dans la chaîne du livre en France .. 52

par Nicolas Wodarczak, Paris 13 Villetaneuse

Penser un écosystème littéraire durable pour et à partir de la Caraïbe 66

De la nécessité d'une écologie décoloniale du livre

par Laëtitia Saint-Loubert, docteure en Études caribéennes

Les « Big 5 » 86

Producteurs d'outils, de normes et de certifications environnementales

par Étienne Galliard, éditions Double ponctuation et coéditeur de *Bibliodiversité*

Témoignages

Éditeurs et collectifs d'éditeurs

Privilégier le livre de création au livre « de reproduction » 98

par Thomas Bout, cofondateur des éditions Rue de l'échiquier

Moins, mais mieux ! 106

par Angela Léry et Sarah Hamon, éditions La Cabane bleue

Au tour du livre, maintenant ! 112

La Maison des Pas perdus, une édition éco-responsable

par Marion Carvalho et Charles Hédouin

L'édition écologique au quotidien : l'exemple d'Écosociété 118

Ou les défis d'une gestion horizontale et solidaire

par David Murray, éditions Écosociété (Québec/Canada)

Les histoires détruisent-elles nos forêts ? 134

Pour une écologie du livre

par Corinne Fleury, éditions l'Atelier des nomades (France/Maurice)

Le livre d'artiste, modèle de livre écologique et vecteur de lien social 142

Le projet Hôp édition, un cas appliqué

par Sophie Mariani-Rousset, université de Franche-Comté et Pascale Lhomme-Rolot, plasticienne

Les cartoneras : faire des livres avec du carton ! 156

par Alfredo Ruiz Chinchay, éditions Amotape Libros et Viringo Cartonero (Pérou)

De la Bibliothèque interculturelle au livre équitable 166

La grande aventure des coéditions solidaires

par Laurence Hugues, Alliance internationale des éditeurs indépendants

Libraires

À contretemps 184

par Aurèle Letricot, librairie Le Tracteur Savant

Le libraire est un funambule 188

par Anaïs Massola, librairie Le Rideau rouge

La librairie, commerce de proximité 194

par Léa David, librairie Caractères livres

Diffuseur - distributeur

Serendip livres, un diffuseur-distributeur face à ses responsabilités 198

par Romain Mollica, cofondateur de Serendip livres

Imprimeur

Une imprimerie coopérative qui ne perd pas le Nord 210

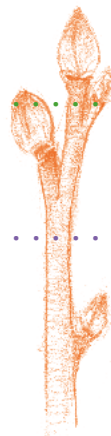
par Christian Garin, directeur général de l'imprimerie L'Artésienne

Réflexions

Bibliodiversité et pluriversalisme 218


Pistes pour une écologie décoloniale du livre et de la lecture

par Marin Schaffner, ethnologue





Introduction




Éloge des solutions imparfaites *Vers un livre écologiquement, économiquement et socialement plus vertueux*

par Étienne Galliard, éditions Double ponctuation et coéditeur de *Bibliodiversité*

L'intérêt des acteurs du livre pour les questions relevant de leur responsabilité environnementale et sociale fut globalement tardif – même si le monde anglo-saxon, sans doute, s'y est intéressé avant une partie de l'Europe. Cet intérêt tardif pourrait s'expliquer par la difficulté pour les acteurs du livre de se sentir concernés ; longtemps, ils se sont estimés trop peu pollueurs pour mettre en place une véritable réflexion environnementale sur leurs pratiques.

Ce déni était dû, peut-être, à la dimension immatérielle et symbolique du livre – considéré avant tout comme un contenu, et pas assez comme un objet –, qui aurait freiné la prise de conscience. Par ailleurs, les institutions représentant le secteur du livre – du moins, en France – n'ont pas été non plus très dynamiques et proactives sur ces questions ; elles étaient pourtant en position d'alerter les acteurs du livre, voire de provoquer un effet d'entraînement pour réfléchir et améliorer les pratiques, ce qui aurait bénéficié à toute la chaîne de création et de production.

Prise de conscience et visions du changement



S'il est certainement vrai que la chaîne du livre pollue moins que d'autres secteurs, elle n'est pas, pour autant, particulièrement vertueuse en la matière. La plupart des audits et des estimations, les études les plus crédibles (**voir l'article de cadrage de Lisa King, Julien Tavernier et Daniel Vallauri de WWF France page 22**, basé sur 3 enquêtes « maison »), montrent qu'il est important d'accepter cette responsabilité environnementale et que les acteurs du livre prennent des mesures pour lutter contre le changement climatique et pour éviter que leurs activités ne détériorent trop la planète.

Il s'oppose sans doute, en ce domaine comme en d'autres, deux grandes visions du changement : d'un côté, une volonté de faire évoluer le secteur tel qu'il existe, pour l'adapter aux nouveaux défis écologiques et sociaux. Là, on retrouve une approche qui ne remet pas forcément en cause les bases du système tel qu'il est, et qui propose essentiellement une évolution des pratiques (**voir l'article sur les « Big 5 », page 86**). Une autre vision s'appuie sur une critique des fondements même du système – considéré comme trop capitalistique, concentré, productiviste et prédateur –, et qui souhaite le remettre profondément en cause. Le changement, dans ce cas, passe avant tout par une déconstruction.

Les deux visions apportent au débat des éléments intéressants, et participent sans doute à faire évoluer les positions des acteurs du livre. Mais dans une situation d'urgence, l'approche pragmatique prévaut et la chaîne du livre souhaite avant tout, globalement, mettre en place des actions concrètes pour répondre aux objectifs de réduction des gaz à effet de serre, au gaspillage, à la prédation des ressources naturelles.

Les problématiques environnementales du secteur sont présentes à tous les stades de vie d'un livre, même si c'est de façon inégale. Ainsi, lors du « prépresse » se décide le format et le tirage (qui peut aboutir à une surproduction), le *print* est la phase où se fabrique concrètement le livre (le choix du papier, et des produits nécessaires à la fabrication du livre, pèse sur le bilan écologique de l'éditeur), la commercialisation met en circulation les exemplaires (d'où une consommation importante d'énergies fossiles), la phase de fin de vie du livre décide du devenir des ouvrages (avec le danger du pilon ou du don de livres mal orienté). Il est vrai que ces quatre temps dans le cycle de vie d'un livre répondent aujourd'hui à des modèles ou des contraintes qui encouragent la production, la circulation et la destruction de masse. Tout commence, bien sûr, par un phénomène symptomatique, – la surproduction –, né à la fois du modèle économique de l'offre sur lequel repose le secteur et des contraintes techniques et organisationnelles qui pèsent sur la décision de l'éditeur (intérêts des différents acteurs de la chaîne du livre, culture productiviste, etc.).

Des « livres-clones » et des tirages surévalués

La surproduction est une réalité et doit être dénoncée – mais encore faut-il être plus précis sur sa nature. Car il existe, de façon concomitante, une surproduction des titres et une surproduction des exemplaires. En tant que défenseurs de la bibliodiversité, il faut se féliciter qu'un nombre de titres importants soient publiés chaque année ; mais malheureusement, beaucoup de ces ouvrages ne sont que des clones. Comme le dit **Léa David de la librairie Caractères livres** (voir son témoignage **page 194**) :

Actuellement, on sort un livre en grand format ; un an plus tard il passe en poche ; sans compter les nouvelles éditions, traductions... Donc, même un titre qui se vend finit au pilon à un moment ou à un autre.

Même des ouvrages qui ne sont pas des rééditions sont parfois des *me-too* : bien loin du mouvement féministe, on désigne par ce terme des copies d'ouvrages ayant rencontré le succès, comme le soulignent **Angela Léry et Sarah Hamon des éditions La Cabane bleue** (voir leur témoignage **page 106**) :

Nous nous interdisions de publier ce que le marketing appelle des *me-too* (de pâles copies de livres existant déjà sur le marché), ou des « coups » commerciaux éphémères, qui surferaient sur une mode ou une tendance.

Ces « livres-clones », de deux natures différentes, n'existent que parce qu'ils exploitent un filon au-delà de l'épuisement. Ils nourrissent inévitablement le pilon. Mais la surproduction est celle, aussi, des exemplaires. Il n'est pas rare de rencontrer des imprimeurs qui, pour les meilleures raisons du monde (techniques parfois, économiques souvent) n'impriment pas en-deçà d'un seuil donné. Quand on sait qu'un essai de sciences humaines est un succès lorsqu'il se vend à quelques centaines de copies, l'obligation d'imprimer à 1 500 ou 2 000 exemplaires a toutes les chances d'aboutir, là encore, à une destruction d'exemplaires qui n'auront jamais eu la chance de quitter les étagères du distributeur.

Lorsque ce n'est pas l'imprimeur qui demande explicitement un tirage minimum, ce sont les « effets paliers » des coûts qui encouragent bien souvent l'impression d'un grand nombre d'exemplaires. Les petits ou très petits tirages sont en effet en général pénalisés par un coût d'impression à l'exemplaire élevé. De même, la variation des coûts d'une prestation, d'un imprimeur à l'autre, laisse songeur (voir Tableau ci-contre) et la difficulté de comparer les prestations n'aide pas l'éditeur à s'y retrouver dans la jungle des appellations des papiers et des labels qui leur sont attribués. Il faudrait aussi évoquer la difficulté, pour les éditeurs indépendants, de développer des outils d'étude de marché et des capacités de communication suffisantes pour attirer l'attention sur leurs publications, comme le font les grands groupes éditoriaux – ce qui leur permettrait d'épuiser leurs tirages. Pour toutes ces raisons, les « livres-clones » et les tirages mal dimensionnés contribuent à alimenter un pilon que tous, pourtant, cherchent à éviter.

Fabriquer sans (trop) polluer

Si le phénomène de surproduction alourdit toute la chaîne du livre, **la phase de fabrication du livre** concentre bien entendu l'essentiel des problématiques environnementales. Les fibres utilisées pour faire le papier – produit particulièrement mondialisé – ne sont pas toujours traçables, les forêts dont elles sont tirées ne sont pas toujours gérées de façon écologique et durable. C'est ce qui pousse **Corinne Fleury, des éditions L'Atelier des nomades**, à s'interroger : les livres détruisent-ils nos forêts (**page 134**) ?

En Amérique du Sud, la demande croissante en pâte à papier entraîne parfois les propriétaires vers une exploitation forestière illégale allant jusqu'à repousser les tribus indigènes hors de leurs territoires. Au Brésil ou en Indonésie, les forêts primaires sont souvent remplacées par la monoculture avec des arbres industriels comme l'eucalyptus. La biodiversité est appauvrie et les populations locales sont en péril.

les « livres-clones » et les tirages mal dimensionnés contribuent à alimenter un pilon que tous, pourtant, cherchent à éviter

Base : 400 exemplaires, 160 pages intérieures, couverture quadr. intérieur reb. Normas 146x210mm

	tarif en euros HT offre 1	type de papier intérieur offre 1	type de papier couverture offre 1	tarif en euros HT offre 2	Type de papier intérieur offre 2	Type de papier couverture offre 2	Finitions	Tarif en euros HT par exemplaire offre 1	Tarif en euros HT par exemplaire offre 2	Formes juridiques particulières	Labels affichés sur le devis
Imprimeur 1	1 995	Print Speed Offset FSC mixte credits 80g	Respecta 60 % Silk Certifié FSC Mixed Credit 250g	2 270	Munken Print white 1.5 80g	Condat Matt Perigord PEFC 100 % 250g	Pelliculage mat recto pour la couverture	4,99	5,68	SCOP	ISO 14001 - ISO 16000 - PEFC - FSC imprim'Vert - UGDA
Imprimeur 2	1 986	Offset bouffant Munken Print White FSC 80g	Couché mat bouffant Artic Volume White FSC 250g	1 994	Munken Print White FSC 80g	Condat Mat Perigord blanc 250g	Pelliculage mat recto pour la couverture	4,97	4,98		PEFC - Ecolabel - Dekra ISO 9001
Imprimeur 3	1 293	Offset blanc 90g Coral Book White	Couché moderne mat 250g Condat mat Perigord certifié PEFC 100 %	1 349	Blanc 80g Munken Print White FSC mix credit	Couché moderne mat 250g Condat mat Perigord certifié PEFC 100 %	mat recto pour la couverture	3,23	3,37		Imprim'Vert - PEFC
Imprimeur 4	669	pas d'information	Carte graphique 240g				Pelliculage mat recto pour la couverture	1,67			Imprim'Vert
Imprimeur 5	1 828	Offset blanc 80g FSC EcoLabel	couché mat 250g PEFC	1 870	bouffant blanc 80g FSC	couché mat 250g PEFC	Pelliculage mat recto pour la couverture	4,57	4,68	SCOP ouverte	auton
Imprimeur 6	705	Bouffant 80g PEFC	Carte 1 face 240g	1 185	Nautilus (laser)	Carte 1 face 240g	Pelliculage mat recto pour la couverture	1,76	2,96		auton
Imprimeur 7	1 470	Offset blanc 80g	carte 1 face 280g	1 510	Munken Print White bouffant 80g PEFC FSC	carte 1 face 280g	Pelliculage mat anti-réflexes	3,68	3,78	Société coopérative de production anonyme	Imprim'Vert

Tableau comparatif des devis de 7 imprimeurs français (tarifs et dénominations)

Nota bene : ce comparatif a été établi en 2020, auprès de 7 imprimeries, par le biais d'une demande de devis uniformisée. Deux imprimeurs supplémentaires n'ont pas pu participer, car ils n'acceptaient pas de petits tirages (seuil de 1 500 exemplaires minimum). En plus des spécifications techniques (« Base » détaillée dans le tableau), la demande portait sur deux offres, l'une dite « classique » (offre 1) et l'autre « plus écologique » (offre 2). Une demande complémentaire a été adressée aux imprimeurs concernant une impression spécifique sur papier recyclé (et non pas certifié), mais trop peu ont répondu pour que cela soit signifiant ; ceux qui l'ont fait nous ont mis en garde sur la mauvaise performance écologique et/ou sur le surcoût de cette solution.

Les papiers sont encore parfois blanchis et traités à coup de produits chimiques très polluants, les encres ne sont pas toutes vertueuses. Enfin, les lieux d'impression ne sont pas toujours situés à proximité des lieux de commercialisation des ouvrages – engendrant des flux de marchandises reposant sur des énergies fossiles.

Beaucoup de ces différents aspects de la fabrication du livre nécessitent, pour s'y retrouver, une certaine expertise – c'est particulièrement vrai quand il s'agit de l'évaluation de la performance environnementale d'un papier. Il s'agit en effet de prendre en compte l'origine des fibres et des rouleaux de papier, les produits utilisés pour leurs traitements, le transport entre le lieu de production et l'imprimerie, les consommables utilisés pour ce segment de la fabrication – et les actions mises en place ou non par ses acteurs pour le recyclage, la gestion des déchets – et, d'un point de vue social, le respect des normes internationales de travail, des populations locales proches des plantations forestières, etc.



le papier recyclé, lui, semble peu utilisé en France

Il est donc tentant de s'en remettre uniquement aux labels – essentiellement le PEFC et le FSC – mais ils prennent une telle importance commerciale qu'il est inévitable qu'ils finissent par poser question. Ainsi, le label PEFC a été mis en difficulté lors d'une émission de « Cash investigation » restée célèbre (diffusée en France le 24 janvier 2017 et intitulée *Razzia sur le bois*) – montrant clairement que des terrains non forestiers (des réacteurs nucléaires, par exemple !) avaient pu être labellisés sans difficulté à la demande des journalistes réalisant l'enquête. Si le label se défend en expliquant qu'il fonctionne sur la bonne foi déclarative des déposants, il faut avouer que cet épisode n'est pas rassurant quant à sa capacité de contrôle et sa fiabilité environnementale. Seul le FSC semble échapper pour l'instant aux polémiques – de fait, il fait figure de référence, recommandé par exemple par Greenpeace et le WWF France. Mais là encore, il n'est pas toujours facile de s'en procurer, et la certification PEFC semble bien être celle qui est le plus souvent proposée en France. De toutes façons, les labels, aussi vertueux soient-ils, ne sont pas une panacée, comme le note **Thomas Bout des éditions Rue de l'échiquier** (voir son témoignage **page 98**) :

Depuis toujours, nous n'utilisons que des papiers labellisés, sans être dupes des limites de ces labels. Comme souvent dans notre métier, nous faisons là le choix de la « moins pire des solutions », tout en ayant conscience de participer d'une production qui, par essence, a un impact sur l'environnement.

Le papier recyclé, lui, semble peu utilisé en France. Si l'on en croit l'étude réalisée par la Commission environnement et fabrication du Syndicat national de l'édition française (SNE) parue en 2020, portant sur l'année 2018 et étudiant la consommation de papier de 64 groupes ou maisons d'édition (soit environ « 300 marques éditoriales représentant 75 % des exemplaires produits en France en 2018 »), il ne totalise que 1 % des achats de papier par les éditeurs.

	2013	2014	2015	2016	2017	2018
Papier certifié	86%	87%	89%	91%	93%	94%
Papier non certifié	12%	10%	9%	7%	6%	5%
Papier recyclé	2%	2%	2%	2%	1%	1%

Les achats de papier des éditeurs de livre en France en 2018 © Commission environnement et fabrication, SNE, 2020. En ligne : <https://www.sne.fr/document/enquete-les-achats-de-papier-des-editeurs-de-livres-en-france-en-2018/> (consulté le 16/11/2020).

